

c'est que ce grand établissement, dont le public attend beaucoup et qui, au fond, est plein d'avenir, est beaucoup moins avancé que je ne pensais, à l'exception des bâtiments ; encore reste-t-il beaucoup à faire, et à refaire, sous ce rapport. Mais un plan général de direction et de gestion pour les études, pour la tenue, pour le matériel, je n'en ai point trouvé, ni sur les tablettes, ni dans la tête de personne ; tels et tels ayant été absorbés par d'autres occupations ou trop peu consultés ; tels et tels n'ayant eu que des idées incomplètes ou mesquines. En supposant que je puisse le concevoir, ce plan, vous sentez que j'arrive trop tard ; car pour le faire prévaloir, il y a des idées reçues à combattre, des précédents dont il faut se dépêtrer, des choses faites dont on dépend plus ou moins. Voilà ma véritable position ici. Il n'y a rien en tout cela qui aille droit au cœur pour le blesser. Il y a même de véritables jouissances du côté des enfants et aussi du côté des collaborateurs. »

M. Bernier ne voulut pas toucher au personnel qu'il trouvait en charge, et en réalité il ne le pouvait guère : tous les professeurs, de la rhétorique à la huitième, avaient pris possession de leur chaire cette même année scolaire. Il n'eut point le bonheur de conserver M. Boutreux, son vénéré maître du collège de Beaupréau. L'infortuné préfet de surveillance s'était déterminé à prendre sa retraite aussitôt qu'on eut parlé d'un supérieur suppléant. M. Mongazon se démit en sa faveur de son canonicat titulaire et le nouveau chanoine fut installé peu de temps après l'arrivée de M. Bernier. « Il coula les douze dernières années d'une vie aussi douce que pure et honorable dans les modestes et tranquilles fonctions de chanoine et dans l'agréable commensalité de M. Gourdon, curé de Saint-Maurice, son ancien élève et ami. Il ne cessa point de cultiver la littérature, surtout celle de Rome, et il composait encore, à l'occasion, de petites pièces de vers latins, délicieuses et d'une grande fraîcheur (1). »

M. Auguste Denécheau avait remplacé M. Boutreux en rhétorique, laissant la seconde à M. Jacques Drouin. De tous les maîtres de cette époque le plus célèbre fut sans contredit M. Luc Terrier (2). Premier professeur de sixième (1834-35), il suivit ses élèves en cinquième et, devant leurs progrès, fut nommé l'année suivante professeur de troisième. C'est là que le retrouvèrent, après un an d'intervalle, ses anciens disciples. L'un d'eux, M. Leblanc, rappelant des souvenirs légendaires à la cinquantaine de son sacerdoce, lui disait : « C'est là qu'achevèrent de se former ces liens d'affection mutuelle qui ne se briseront que par la mort. Ce fut pour nous une bonne fortune de passer trois années sous un tel maître, et quelles années ! Les années d'alors ne ressemblaient pas aux années d'à présent. Aujourd'hui, une année de collège c'est une pièce en trois actes, avec autant de vacances pour entr'actes. De notre temps, nous ne sortions qu'après l'Assomption pour rentrer dans la première semaine d'octobre, et une fois rentrés c'était pour ne plus sortir de l'année. Pendant plus de dix mois,

(1) *Notice historique*, p. 177.

(2) Né au May, le 12 février 1811, nommé curé du Longeron, le 12 février 1846.